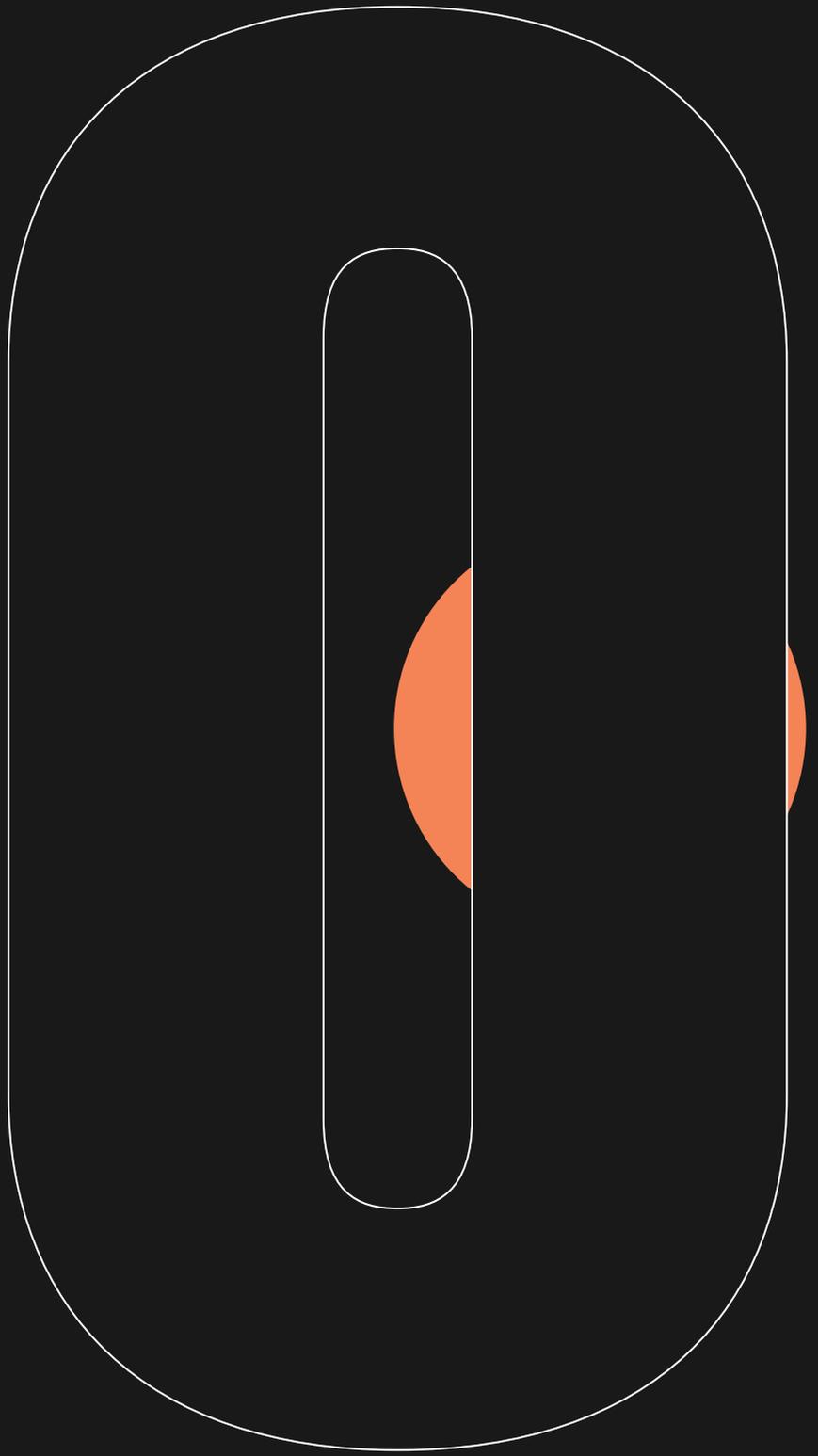
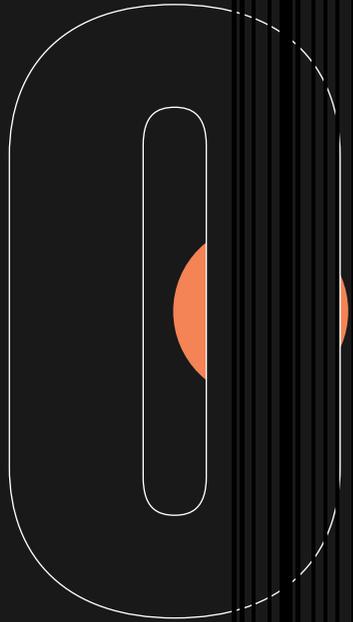


2983 7847

**WHY
NOT**



H

O

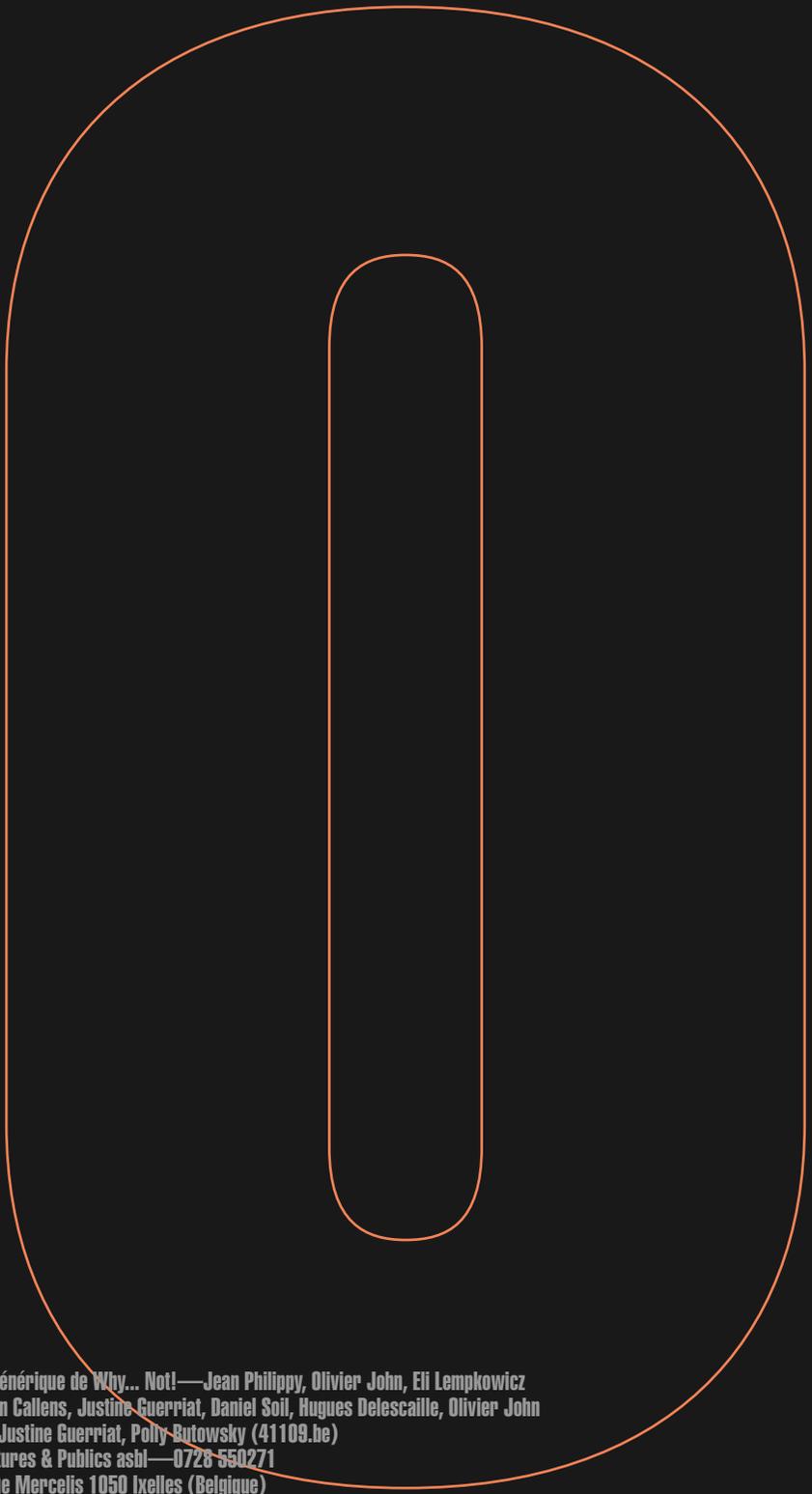
m

m

a

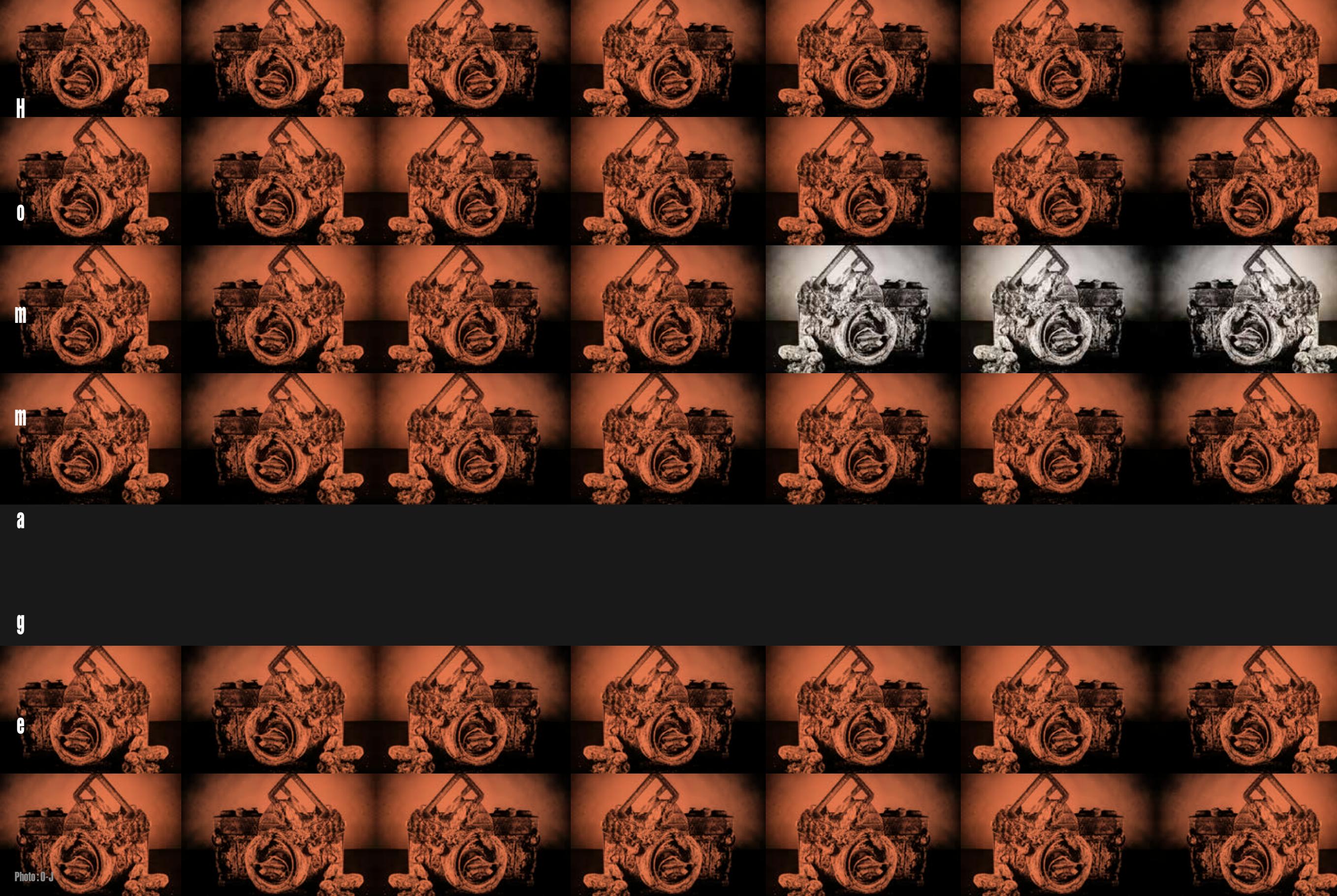
g

e



Oser les possibles

L'Ours de ce numéro 0 Idée générique de *Why... Not!* — Jean Philippy, Olivier John, Eli Lempkowitz
 Equipe de rédaction — Quentin Callens, Justine Guerriat, Daniel Soil, Hugues Delescaille, Olivier John
 Graphics — Quentin Callens, Justine Guerriat, Polly Butowsky (41109.be)
 Editeur (responsable) — Cultures & Publics asbl — 0726 550271
 La Maison Commune — 81 rue Mercelis 1050 Ixelles (Belgique)
 ISSN Numérique — N°2983-7847 ISSN Imprimée — N°2983-7839
 Dépôt légal de ce numéro 0 — 16.12.23 (Bruxelles)
 Thank u for contacting us — 0477 650356 (Olivier — John) // justine@culturesetpublics.be
 Ce numéro 0 n'existe qu'en version électronique whynot-photo.com



H

O

m

m

a

g

e

Photo: O-J

édito
Olivier
John

Olivier John
Daniel Soil
Philippe Kessel
Capucine Molitor
Hugues Delescaille
Jean Philippy
Quentin Callens
Natalie Victor Retali
Louise Schmidt
Justine Guerriat
Pierre Moreau
Antonio Granatelli

Les i-mages, ce qui communise ?

WHY... NOT!, une nouvelle revue photo qui réservera une place à la création littéraire, au dessin et à toutes les combinaisons possibles.

Une initiative de la *Maison Commune*, un tiers-lieu culturel ixellois qui mise sur la cocréation pour faire avancer le mieux-vivre ensemble dans la bonne direction.

Avec ce Numéro 0, nous avons voulu rendre hommage à l'un des initiateurs de WHY... NOT!, le photographe du social Jean Philippy, décidé le 4 mai dernier.

Jean qui aimait les gens et qui portait son travail photographique sous la marque de la rencontre, de l'intime et du temps qui prend le temps de s'arrêter pour vivre, pour faire vivre des images et des regards, les nôtres, par la profondeur son *noir et blanc* en recherche de toutes les nuances.

C'est en ligne droite avec cette volonté de donner du contenu aux images et aux mots que nous ouvrons le livre de WHY... NOT!, une entreprise « commune » en marge de l'ordre qui nous est fait de produire « pour produire. »

Avec une recherche d'explication, de sens, de contacts, du temps réel. De ce qui compte vraiment.

Ailleurs, partout, l'immédiateté. Ou le spectacle en boucle d'une image glacée des instants qui fuient, crient, se tordent de douleur dans le train fou qui les poussent irrésistiblement vers le rien. Sombre et sec.

Et, ci-et-là, des images et des mots qui se cherchent, qui résistent par un chuchotement, presque coupable.

Espoir, alors que le devant de la scène est occupé par une suite sérielle qui détourne notre attention et qui semble inépuisable ? Un arrêt sur image loupé peut-il en augurer un autre ?

H
O
M
M
a
g
e

Même dans le contexte de la fabrique du consentement, de l'amour majoritaire de l'ordre et de la marée montante et régnante de la logique de la Boétie, couplé à la folie répressive qui est déjà là et qui annonce le vent mauvais ?

Où voulons-nous aller ?

A la possibilité d'imaginer, quand même, une suite aux créations qui fédèrent malgré, comme le dit Giorgio Agamben, « (...) *la Peur qui prépare à tout accepter* » ?

L'Art, la cocréation, le soulèvement des imaginaires est peut-être une option.

Au 14^{ème} siècle, à Sienne, le pouvoir des neuf sages, effrayé par les menaces d'une crise globale (bancaire, sanitaire, sociale, économique) et par des tyrans qui manifestaient leur envie pressante de destituer le pouvoir démocratique et délibératif en place, commanda au peintre florentin Ambrogio Lorenzetti 3 fresques pour représenter le « bon » et le « mauvais » gouvernement, car personne n'était capable de nommer la « crise » qui menaçait la Cité.

Ces fresques sont encore visibles aujourd'hui.

Extraordinaire actualité que cette histoire d'une Cité qui s'en remettait alors à l'Art pour conjurer le mauvais sort... et l'impuissance des mots.



Et, le « Contemporain » selon Bachelard-Nietzsche-Deleuze, c'est celui qui est *utile* en prenant la distance (l'écart) nécessaire avec le présent pour pouvoir « rendre compte », c'est celui qui, *intempestif*, est capable d'éviter les pièges de l'immédiateté et de la bêtise systémique (Bernard Stiegler.)

Comme disait le regretté Jean-Luc Nancy en parlant du Covid-19, soit « le virus nous communise » (nous met sur un pied d'égalité et redéfinit alors un possible), c'est la première version du Pharmakon, soit « il communise » et nous rend alors victime d'une perte de volonté dont on ne sort pas. C'est l'autre version du Pharmakon. Il faudra choisir entre les deux définitions....

Le temps est compté.

Par qui, pour qui, pour quoi ?

L'espoir existe, notamment du fait que les quelques auteurs ici précités n'ont pas (encore) été brûlés. C'est peut-être eux qu'il faudrait emporter sur l'île désertée de la résilience, pour croire encore que le pire est évitable.

Quelques images pour s'arrêter, quelques rencontres porteuses de sens, de la cocréation en cadavres Zexquis, c'est ce que **WHY... NOT!** propose, ni plus ni moins.



Olivier John

Emptiness C'est par le principe de poésie que ça communique avant d'être compris. A partir de là, le choc esthétique peut devenir le réel de l'artiste comme le réel du regardeur.

Jean, tu entends les oiseaux ?

Ils s'approchent. Ils sont là. Viens à la fenêtre, regarde ! Ils se découpent sur un ciel tumultueux. Des geais, des corneilles ? Et au sol, des scarabées, qui pillent la parcelle potagère. Les oiseaux passent sans les apercevoir, ils ne s'attardent pas, ne songent pas à s'en nourrir. D'ailleurs il n'y a plus de nids ici : trop d'obus, trop de vacarme. Les combats, viens les observer avec moi à travers les persiennes entr'ouvertes.

Arrivés en face de notre immeuble, les soldats brisent une porte, le simple symbole de bienvenue sculpté par-dessus, le châssis verni, tout ce à quoi doivent tenir les personnes qui habitent là. Devant nous, ces surarmés se mettent à gueuler, à molester un vieil homme. Il doit obéir à leur ordre. Puis les soldats s'éloignent. Pas pour de bon, il y a des retours menaçants. Quitter. Fuir. Fuir vers où ? Il boucle son baluchon à la hâte. « Allez vers le Sud », gueulent-ils. En quelques minutes, la rue se remplit de gens qui se taisent. Le silence perdure au bruit de sporadiques rafales. Les regards restent rivés au sol, encombré de gravats. Des cris, des ordres parviennent, amplifiés par les haut-parleurs.

D'abord c'est un feu qui inquiète. Les soldats jettent des torches sur les devantures présumées terroristes. Les flammes viennent lécher notre immeuble. Dieu merci, la rue forme coupe-feu. Les habitants frappent l'incendie de leurs balais, alors que des résistants à moto louvoient le long des façades. L'avertissement claque dans les porte-voix : en cas de riposte, il y aura des représailles. Pour nous, Jean, pas de répit. Pas d'autre choix que d'assister.

A l'arrière de notre immeuble, on distingue un enclos où vont et viennent une cinquantaine d'otages. Il faut voir leurs regards perdus, leurs mains qui se cherchent. A ton tour, Jean, tu les observes. Ils font les cent pas dans la poussière. Ils auront été pris alors qu'ils dansaient sur le sable chaud. Ou peut-être quand ils cultivaient le sol ingrat : chez eux, on rassemble tout le foin pour nourrir collectivement le bétail. Beaucoup d'entre eux fraternisaient volontiers avec les humains d'en face. Ceux qui seront libérés serreront la main de leurs geôliers, si familiers finalement.

A Khan Younès, des médecins occupés à secourir les blessés courent sous les rafales. Ils trébuchent sur la caillasse. Sous un ciel de charpie, une charrette emmène les blessés vers l'arrière. Vers l'arrière... clôturé. Dans un cratère d'obus, une onde coquelicot souille peu à peu l'eau rare. Et qui sont ceux-là qui arrivent ? Ils arrêtent les voitures et obligent à descendre. Ils éloignent les femmes et les enfants. Ils agitent des récipients. Un liquide se répand en tous sens. Le feu ! C'est ainsi qu'ils neutralisent les hommes. La nuit succède aux incendies. Quelques cris déchirent encore la fumée qui s'échappe des zones densément peuplées.

Daniel Soil



Philippe Kessel





**La montée de l'escalier,
c'est aller vers
le jaune depuis
l'orangé**

Je suis là
sans être là.
À la charnière du temps
et de l'espace.

Mon ombre gravit
sans bouger
les marches de l'escalier.

Le passage est étroit et robuste:
des blocs de pierre
délavés par la poussière
des gens avant moi.

Je sens leur sueur
dense, sombre,
colorer les recoins
des marches que j'arpente.

J'entends des tambours
silencieux
rythmer le souvenir
de leurs voix.

Je sors d'une bouche
charnue,
d'un ventre
caverneux.
Je quitte cette terre battue pour la pluie,
là-haut,

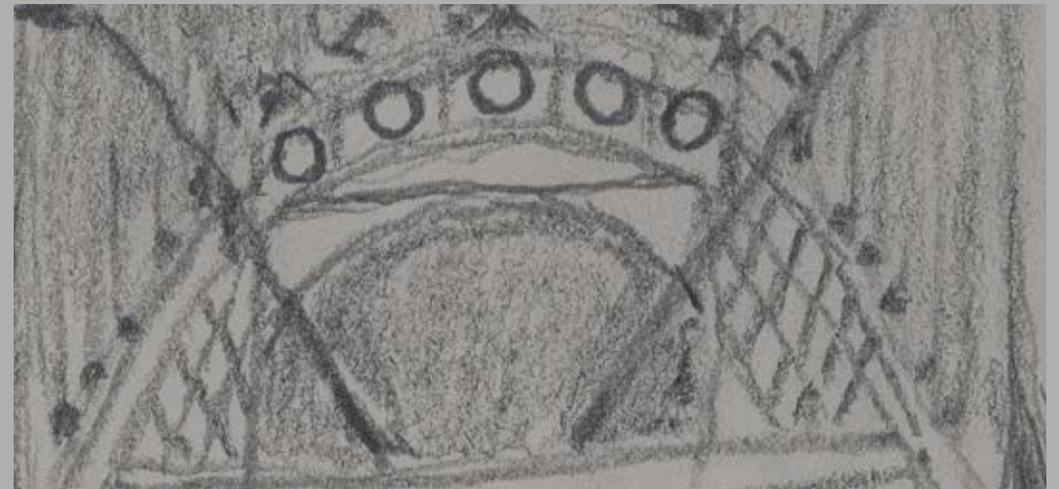
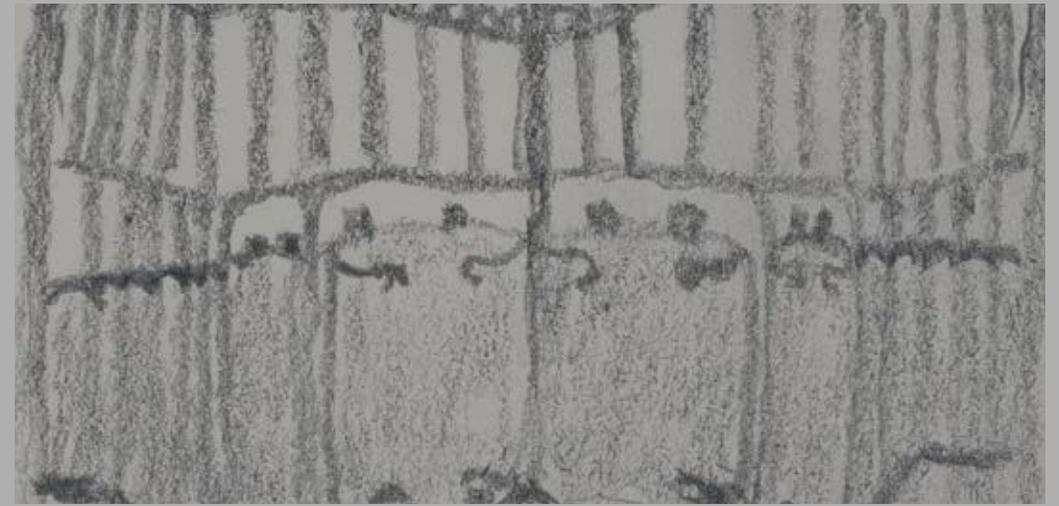
là-bas:
un brouhaha
de voix,
d'épices,
de saleté chaude.

J'y devine,
le sel marin sur ta langue
des bracelets aux chevilles
le vin blanc en écho.

J'y goûte,
un brise
citronnée
la mer
invisible.

Éblouie,
je vois le jaillissement d'une aube:
la parole comme éclaircie.

Capucine Molitor



Hugues Delescaille

Jean Philipppy

Parc

Devenez propriétaire au Maroc

LE SALON DE L'IMMOBILIER MAROCAIN A BRUXELLES

5 jours

EXPO metro Heysel

ENTRÉE GRATUITE

Devenez propriétaire au Maroc

LE SALON DE L'IMMOBILIER MAROCAIN A BRUXELLES

5 jours

EXPO metro Heysel

ENTRÉE GRATUITE



Olivier Jean
John Philippy
& ou
tant le facteur
d'autres... des possibles

Jean est là,
près de nous.

Rétroacte.

J'ai rencontré Jean à la *Maison Commune* où il a exposé deux fois. 2 expositions collectives : *autour de de Bers Grandsinge* et, pour le solstice d'Hiver 2022 (*Licht Light Luz*.)

A chaque fois, les images de Jean étaient trop dures, trop contrastées, trop noires... trop fortes. Mais la magie opère toujours... D'abord à notre insu, avant de nous éclater au visage.

Jean est anarchiste, humaniste, poète, nostalgique.

C'est un peintre numérique du social argentin qui nous

bouscule à mesure que nous entrons dans son univers.

Inutile de tenter de parler de lui au passé, ça ne marche pas et ça ne marchera jamais.

Son « noir » est parmi nous aujourd'hui, comme demain.

Ses modèles sont à la fois modestes et essentiels, en recherche de la vérité des corps et des âmes.

Jean est incapable de photographier des objets.

Ses portraits restent vivants, bougent, parlent sans voix et nous interrogent.

Dans le métro, dans une gare vide de sens où errent des formes spectrales, mais

toujours généreuses, à la sortie d'un tombeau urbain à l'odeur subtilement attirante, dans une salle de danse où des lumières se caressent, Jean opère sans bruit, en donnant tout ce qu'il peut offrir aux autres.

Sans demander quoi que ce soit en retour.

Rock'n Roll immobile, sa pratique photographique gagne en puissance à mesure que notre regard s'y attache.

Aujourd'hui, Jean nous souffle ses deux souhaits le plus chers.

Tout d'abord, vous entourer de bienveillance, ce soir, et s'exposer radicalement en écho d'un lieu infini qui l'habite désormais.

Ensuite, participer à l'envol de la Revue Photo « WHY... NOT! » dont il était l'un des concepteurs avec l'équipe de la *Maison Commune*.

Si Jean n'a plus le temps de nous accompagner au quotidien, il nous souffle encore sa puissance de feu qui nous sera nécessaire pour aller plus loin sur notre chemin d'images et de sens.

Allez, Jean, je sais que tu es en voyage pour un bon bout de temps, mais ne sois pas capricieux, ne t'éloigne pas trop vite. Car nous souhaitons pouvoir te suivre encore et encore, pour nous enrichir avec toutes les nuances de gris bonheur qui sont les tiennes.

Et rassure toi, je n'oublie pas ta fameuse phrase répétée tant de fois « Moi ? Je ne suis pas artiste, ni connu, ni vendeur de quoi que ce soit, j'aime les gens et je m'efforce tout au plus de témoigner en leur faveur. »

Salut Jean, nous sommes là, tout près.

Genl - 91 - P

Brugge

12:40

IC

De vertreklokalen bevinden zich
in het derde en achtste rijtuig.

























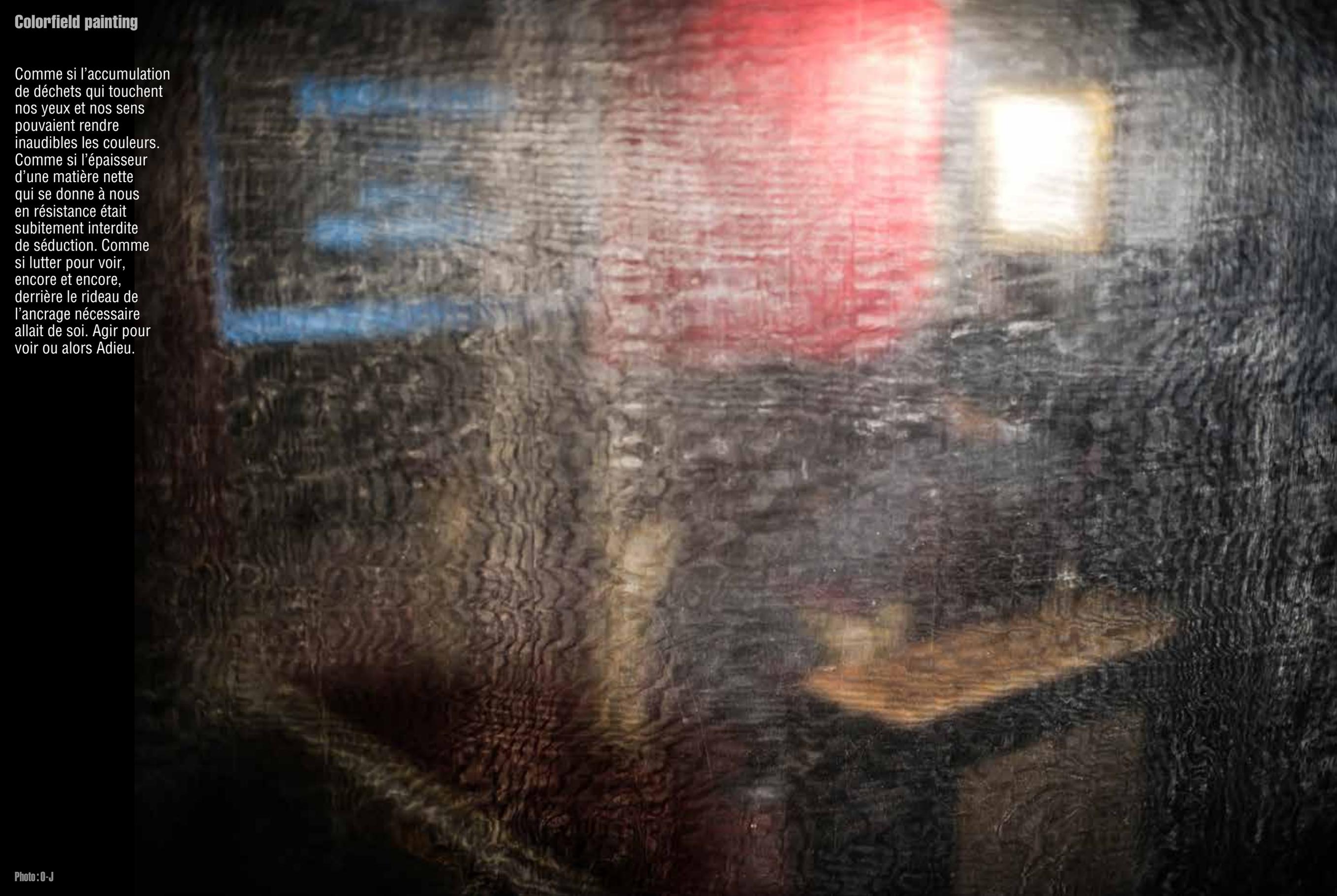












Colorfield painting

Comme si l'accumulation de déchets qui touchent nos yeux et nos sens pouvaient rendre inaudibles les couleurs. Comme si l'épaisseur d'une matière nette qui se donne à nous en résistance était subitement interdite de séduction. Comme si lutter pour voir, encore et encore, derrière le rideau de l'ancrage nécessaire allait de soi. Agir pour voir ou alors Adieu.



WN_0 J_P WN_0

My home... 2015



J_P

Street photography



WN_0 J_P WN_0

N°1 Street photography N°2



J_P WN_0

Creeping Death, Pas de Flash 2020



J_P WN_0

Street photography N°3



J_P WN_0

Street photography N°4



J_P WN_0

Street photography



J_P WN_0

Street photography N°5



J_P WN_0

Street photography N°11



J_P WN_0

The small cat 2021



J_P WN_0

Train of thought 2020



J_P WN_0

Street photography N°6



J_P WN_0

Street photography N°7



J_P WN_0

Fatal tragedy 2020



J_P WN_0

Stop Vlad Brussels 2019



J_P WN_0

Lady goes home 2020



J_P WN_0

Street photography N°8



J_P WN_0

Street photography N°9



J_P WN_0

Street photography N°10



G_J WN_0

Colourfield painting



WN_0

Quentin Callens



Natalie Victor Retali N_VR

Pour moi, le travail de Jean Philippy porte sur la lumière, particulièrement les lumières artificielles, dont il fait soit des lueurs d'espoir soit des focus sur la misère humaine. Lumières qui éclairent, lumières qui écrasent, lumières qui éblouissent ou lumières qui libèrent et permettent de transcender la matérialité des choses... Toutes ces propositions sont concentrées dans le travail de Jean Philippy.

J'y vois un rapport étroit avec d'une part « la disparition des lucioles » telle que Pier Paolo Pasolini l'a conceptualisée** et d'autre part mon propre travail de recherche sur la lumière dont la première phase « Au cœur de la lumière » a été présentée à Nice cet été.

Inspirée par la phrase d'Emmanuel Echivard « Ce n'est pas la lumière que vous cherchez, mais ce qu'elle cache », je m'attache à approfondir cette opération de transfiguration du monde par la lumière qui est le propre de la photographie.

Pasolini parlait de la disparition des lucioles** et Apollinaire de rallumer les étoiles, or ce sont les lumières artificielles qui ont éteint les lucioles comme les étoiles, les lumières de la ville, celles des humains. Ce qui nous incite aussi à nous éloigner du divertissement et de ses paillettes qui clignotent sans cesse en déviant notre attention des choses les plus essentielles.

La photographie choisie ici pour rendre hommage à Jean Philippy constitue un espace où les lumières de la ville pourraient être confondues avec des lucioles, les lignes qu'elles tracent fonctionnent comme des chemins qui, éclairés artificiellement, pourraient égarer ceux qui les suivent croyant suivre les étoiles.

La photographie de Jean Philippy, qui joue sur le rapport entre extérieur et intérieur, trace également des lignes de lumières qui, très rectilignes, pourraient conduire le voyageur à bon port ou pas, puisqu'il s'avère qu'elles sont situées à l'intérieur d'un véhicule et ne peuvent donc pas guider le voyageur.

Il s'agit d'un leurre, comme les lumières de la ville qui font croire aux étoiles et les éteignent toutes.

N_VR Octobre 2023

« [...] Ainsi étions-nous, cette nuit-là : nous avons ensuite grimpé sur les flancs des collines, entre les ronces qui étaient mortes et leur mort semblait vivante, nous avons traversé des vergers et des bois de cerisiers chargés de griottes, et nous sommes arrivés sur une haute cime. De là, on voyait très clairement deux projecteurs très loin, très féroces, des yeux mécaniques auxquels il était impossible d'échapper, et alors nous avons été saisis par la terreur d'être découverts, pendant que des chiens aboyaient, et nous nous sentions coupables, et nous avons fui sur le dos, la crête de la colline. » (Pier Paolo Pasolini)

« Au début des années soixante, à cause de la pollution atmosphérique et, surtout, à la campagne, à cause de la pollution de l'eau (fleuves d'azur et canaux limpides), les lucioles ont commencé à disparaître. Cela a été un phénomène foudroyant et fulgurant. Après quelques années, il n'y avait plus de lucioles. ...Ce "quelque chose" qui est intervenu il y a une dizaine d'années, nous l'appellerons donc La "disparition des lucioles". » (Pier Paolo Pasolini)

La « disparition des lucioles » ne dit pas seulement le regret d'un temps où le monde avait une réalité propre avant que le commerce ne lui en donne un jour une autre, où la réalité du monde était aussi son charme ; elle est, pour Pasolini, l'allégorie de la disparition de la beauté dans le monde et de la beauté des corps en particulier, de la possibilité de l'amour plus exactement.

C'est dans l'Europe entière, et pratiquement au même moment, que les lucioles ont disparu. Elles étaient une étrangeté nocturne fascinante et toutes ensemble une expérience d'immersion dans un temps continu qui nous reliait à l'aube de l'humanité par une même émotion devant ces étoiles dansantes descendues à hauteur de visage, ces lumières amoureuses se poursuivant dans la nuit comme des êtres surnaturels.

*La disparition des lucioles
Jean-Paul Curnier
Dans Lignes 2005/3 (n°18), p. 63 à 80*

Des Lucioles et des Étoiles,

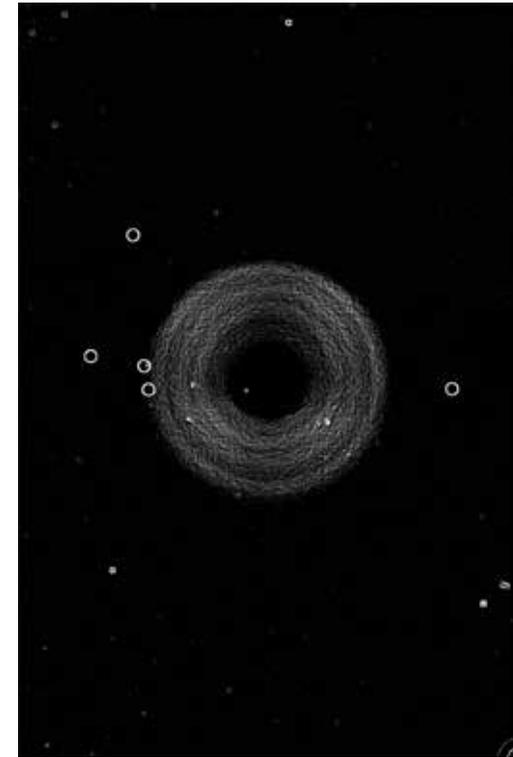
Lumières du Monde



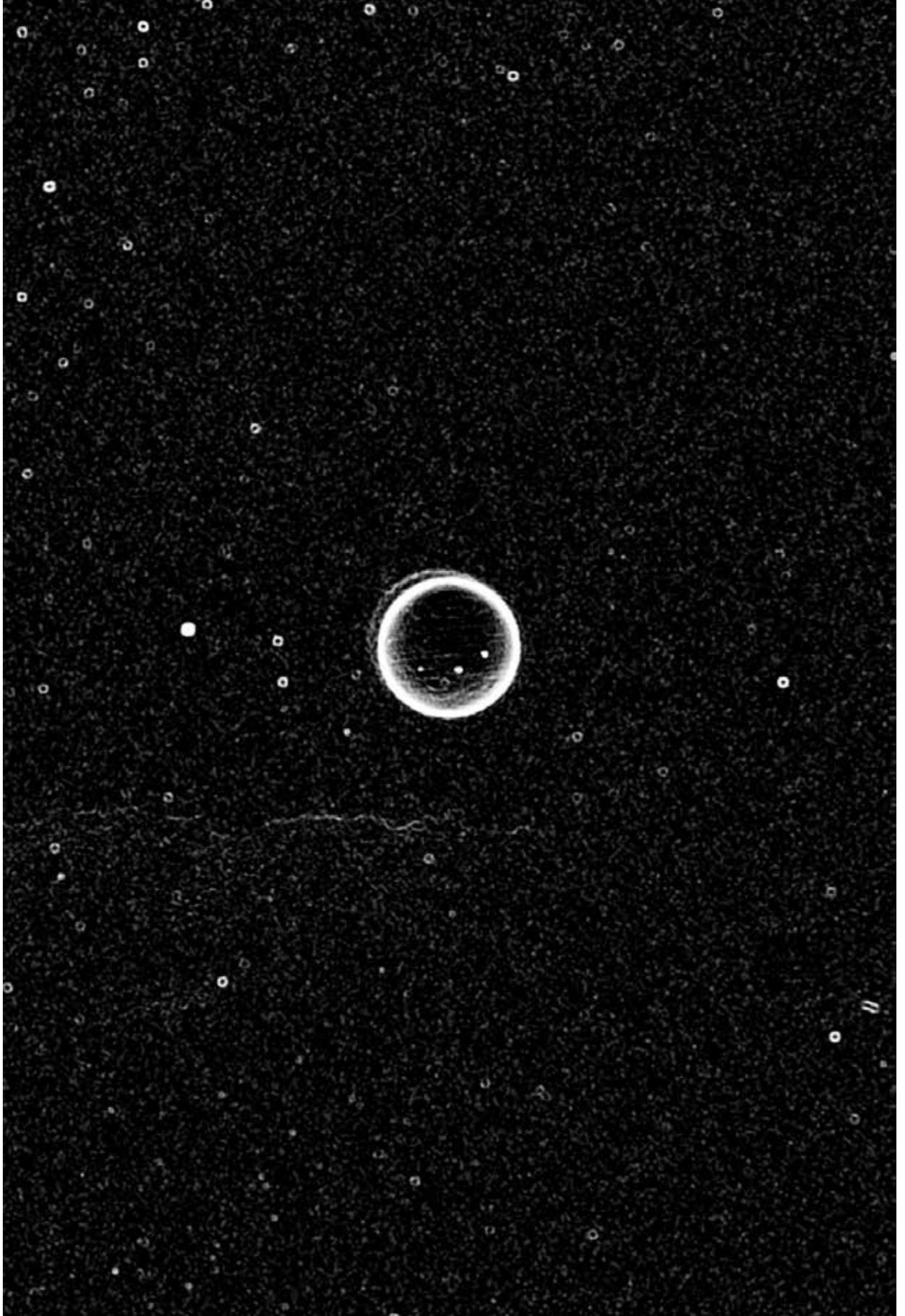


Louise
Schmidt

Justine Guerriat



Je me souviens du grain qui est
apparu, en surface de l'image
comme aux confins de son corps.
L'infinité de points qui le parsemaient
m'apparut vivante. À force de
compter, je me suis moi-même tue.
Nous avons mué vers une autre
matière, une autre forme d'être.



Pierre Moreau



Le peu que je sais de lui,

C'est à la fin de l'année 2022 que j'ai rencontré Jean Philippy pour la première fois. C'était à la *Maison Commune* lors des deux réunions préparatoires à l'exposition « Licht Light Luz ».

J'ai découvert un homme mince et discret à la barbe grise de vieux sage chinois. Ses interventions étaient pertinentes et mesurées.

A la sortie de notre dernière réunion, le hasard a fait que nous nous sommes retrouvés ensemble dans la rue Mercelis. C'est en bavardant que nous l'avons descendue jusqu'à l'avenue Louise ou nous avons pris le même tram. Jean m'expliquait qu'il avait peu envie d'écrire un article sur son travail pour notre prochaine exposition. Selon moi, dit-il, un artiste doit s'exprimer par son art et laisser le spectateur ressentir, interpréter son travail,

sans l'orienter par un récit préalable. J'étais moi-même dans la même disposition d'esprit et, pour abonder dans son sens, je lui ai répondu « Il faut juger le produit, non pas l'emballage ». Jean apprécia la formule.

C'est sur le Boulevard de la Toison d'Or que nos chemins se sont séparés. Je ne le reverrai jamais plus...

Ce que j'apprends de ses images

Au premier coup d'œil, les tirages de Jean Philippy frappent par leur puissance, la profondeur des noirs, l'éclat des blancs et la rareté des demi-tons. Son amour du noir et blanc saute aux yeux et il en jouait d'une façon très personnelle.

Un photographe ne peut se passer du réel. Le sujet doit rester à portée d'objectif. La passion de Jean le conduisait donc à choisir un terrain de chasse accessible n'importe quel jour, à toute heure, par tous les temps.

J'imagine Jean se fondre discrètement dans la rue ou les entrailles du métro, marcher et marcher encore, parfois dégainer vite fait bien fait, ou s'asseoir longuement, les sens en alerte

pour scruter patiemment son environnement, sans préjugés, attentif à tout événement, même le plus modeste qui pourrait faire l'image qui va droit au cœur : un regard, une silhouette furtive et anonyme, un jeu de lumière.

Comme l'a si bien dit John Stuart Mill, la photographie est une brève complicité entre la prévoyance et le hasard.

Jean, pour nous attirer dans son univers, usait de la beauté dont il avait l'instinct et le savoir-faire.

**Antonio
Granatelli**



Réponses à Jean Philippy

Cadavres exquis



Olivier John

WN_0



J_P

WN_0



Daniel Soil

WN_0



J_P

WN_0



Philippe Kessel

WN_0



J_P

WN_0



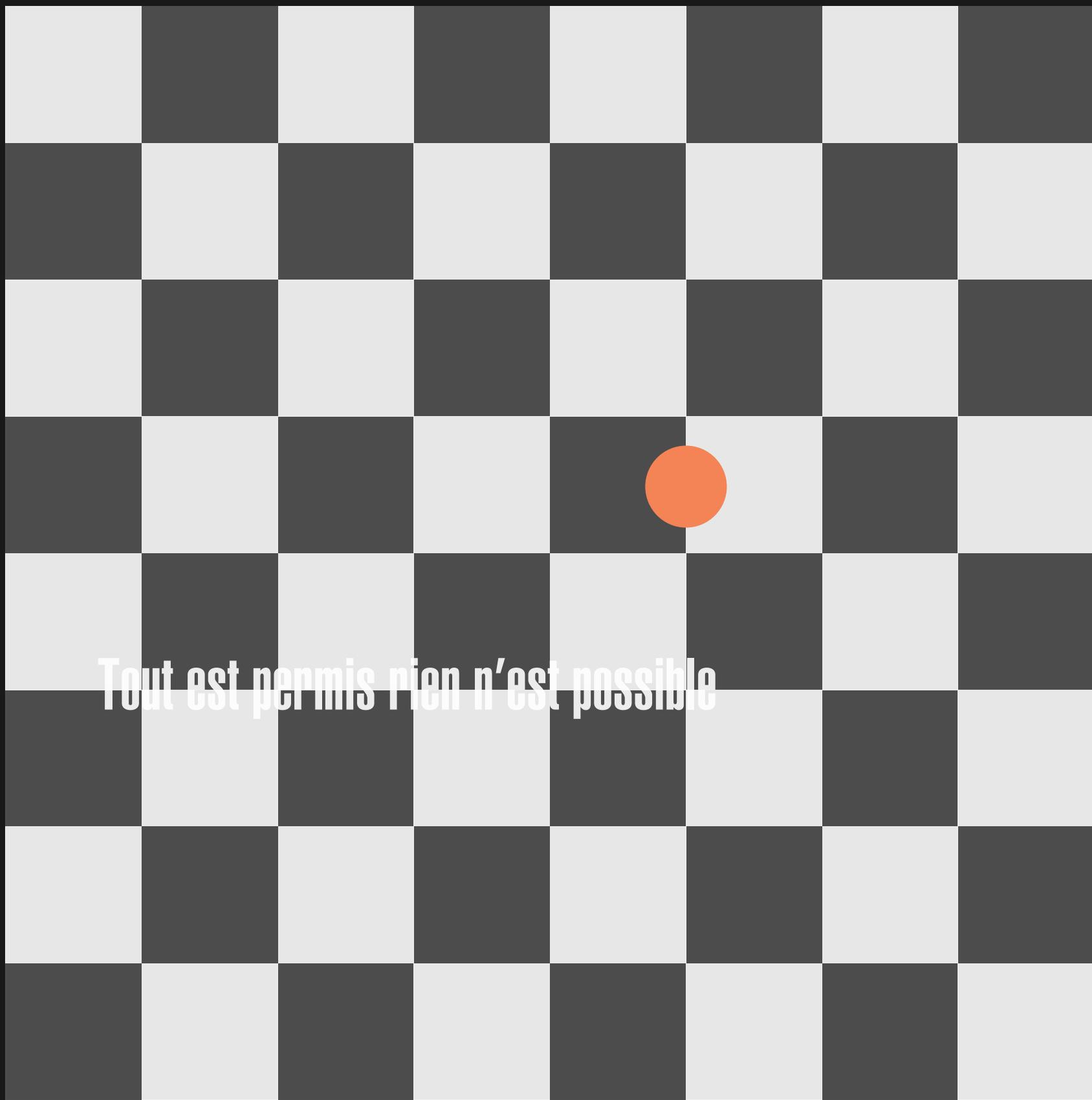
Philippe Kessel

WN_0



J_P

WN_0



Tout est permis rien n'est possible

H

O

m

m

a

g

e



Une Revue photo numérique où toutes les générations de photographes se rencontrent. Inspirée de l'iconique revue japonaise *Provoke*¹, suite à l'élan inspirant de Jean Philippy, ami photographe de la Maison Commune, disparu le 4 mai 2023.

WHY... NOT! proposera un flux continu d'intentions, d'émotions, de perceptions et de débats qui interrogera le monde contemporain et le sentiment d'absurdité qui s'y est installé.

WHY... NOT! entend répondre à la « perte de sens » par une effervescence créative du jeu graphique comme porte de sortie du silence.

Le présupposé méthodologique ?

5 numéros par an pour dessiner un « tout-qui-tienne », sans ordre illusoire. Sous la forme d'un cadavre exquis, chaque acte photographique sera inédit et posé par un.e photographe en réponse à l'intention laissée par un.e autre et ainsi de suite. Ceci, pour susciter l'intérêt double, en mélangeant l'intime et le documentaire, le construit et l'aléatoire, le « cuit et le cru ».

Avec la note documentaire, nous apprécierons le monde, en miroir et en écho, où nos dispositifs fictionnels mesureront nos rapports au « réel. »

Olivier
John
Justine
Guerriat

WHY... NOT! sera donc dépourvue de tout scénario coché à l'avance et proposera plutôt des perspectives à deviner, pour inviter les images (co)pensées et (co)produites à y voir la mer derrière les poussières.²

Ce sera là notre recherche commune, celle que l'on ne s'autorise pas toujours, sauf pour oser vraiment la magie. Sans retenue aucune, nous miserons sur une dialectique de l'image « où le rêve se fait monde et où le monde se fait rêve », dans une *Maison Commune* qui pose comme devise « mieux-vivre ensemble par le faire-ensemble ».

Avec cette cocreation photographique, nous souhaitons, à l'image des autres

projets en cours et à venir à la Maison Commune, créer un espace partagé de création. Dans cette revue en l'occurrence, les cadavres exquis permettront aux photographes d'entrer en lien par l'image. Aucune thématique ne (leur) sera imposée, mais bien un titre étrange qui sera systématiquement posé à l'occasion de chaque numéro, comme point de départ d'une intention commune, libre d'interprétation.

WHY... NOT! réservera une place de choix aux jeunes photographes bruxellois (18-30 ans) qui seront accompagnés par l'équipe de départ, laquelle a pour ambition de faire appel à des invité.e.s renommés à l'occasion de certains numéros.

¹ « Largement ignoré en son temps, la revue *Provoke* publiée en 1968-1969 est aujourd'hui reconnue comme un jalon majeur de l'histoire de la photographie. Le collectif, composé de photographes, penseurs et poètes, a polarisé le meilleur de la création photographique japonaise des années 1960. » Source : Le BAL.

² Aragon

WHY NOT

Numéro Zéro.
Hommage.

16.12.23

WHY NOT

Numéro Un.
Siphonner les Esprits.

26.03.24

WHY NOT

Numéro Deux.
Amor-e.

04.06.24

WHY NOT

Numéro Trois.
Hubris dei.

16.09.24

WHY NOT

Numéro Quatre.
Argent-tiC.

16.12.24

WHY NOT

26.03.25

H
O
m
m
a
g
e